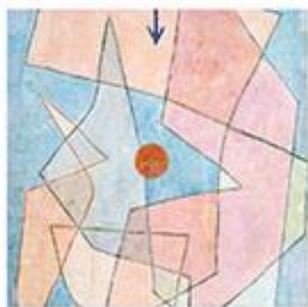
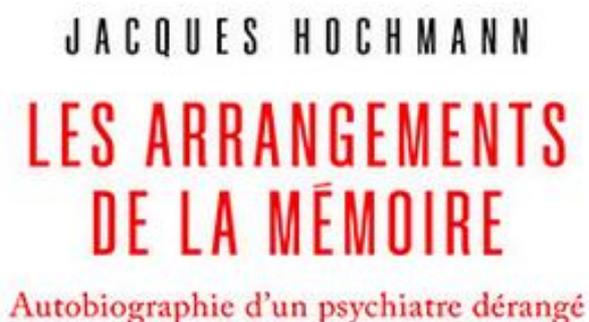


Analyse de livre par Jean-Philippe Catonné

Jacques Hochmann

Les Arrangements de la mémoire. Autobiographie d'un psychiatre dérangé,
Paris, Odile Jacob, 2022, 307 p., 23,90 €.

Né en 1934 et acteur de la psychiatrie depuis plus de soixante ans, Jacques Hochmann offre avec ce livre une ouverture tant sur son monde personnel que professionnel pour une enrichissante réflexion. Je regrouperai les treize chapitres le composant en quatre ensembles : la jeunesse (I), puis les années de formation (II), avant d'envisager les principaux engagements (III) et de conclure sur l'analyse que Jacques Hochmann fait de l'évolution actuelle déplorable, imposée à la psychiatrie (IV).



I. LE TEMPS DE GUERRE

Originaire d'une famille juive d'Europe de l'Est, il vit sa jeunesse dans la région stéphanoise. Lors de la Deuxième Guerre mondiale, il fut scolarisé au Chambon-sur-Lignon, dans les Cévennes. Cette petite ville et ses environs ont pu sauver 5000 Juifs pendant l'Occupation. J'ajoute, que le Chambon et les communes environnantes furent reconnus « Justes parmi les nations », par *Yad Vashem* à Jérusalem, reconnaissance exceptionnelle pour une collectivité. Durant toute sa vie, Jacques Hochmann a témoigné sa reconnaissance aux protestants du Chambon et de la région de Saint-Étienne, ainsi qu'à tous ceux qui ont su manifester leur solidarité. Juif athée, ayant épousé Colette, huguenote, du « peuple protestant », il garde une curiosité pour une tradition juive, en particulier celle exposée par Martin Buber.

En parlant de lui à la troisième personne, Jacques Hochmann écrit : « Pendant que le gouvernement de Vichy livrait à l'extermination nazie, depuis ses camps de

rétribution, les Juifs étrangers et laissait arrêter ou assassiner avec la complicité de sa milice ses citoyens d'origine juive, une bonne part de la population française contribuait à protéger ceux qui étaient en danger. Jacques ne l'a jamais oublié et s'indigne quand on prétend aujourd'hui attribuer à Pétain ou à Laval un sauvetage effectué par des milliers de Justes obscurs qui ne cherchaient pas à faire parler d'eux et dont seul un seul petit pourcentage à été honoré. L'aide discrète reçue pendant la guerre d'un voisinage compatissant « l'a peut-être préparé à étayer le travail de ses équipes sur une mobilisation de l'environnement social » (p.41-42).

II. DE L'ASILE, À CARL ROGERS ET À LA CONTRE-CULTURE

Cette expérience d'entre-aide va constamment se traduire dans sa vie professionnelle et son attachement profond à l'empathie, pour laquelle il publie un livre en 2012. Il salue la pratique de Saint-Alban en Lozère, de Paul Balvet et de François Tosquelles pendant l'Occupation, leur mise place d'une psychothérapie institutionnelle à la fois libérant la parole et permettant aux internés de ne pas mourir de faim.

À l'hôpital psychiatrique de Lyon, ses débuts dans la première partie des années soixante s'avèrent pourtant diamétralement opposés à ce modèle. Jacques Hochmann expose sans concession les matinées commençant par des séances d'électrochocs, dignes de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. Épinglant une infirmière-chef, dépositaire du pouvoir effectif, il retrace toute une réalité de l'époque : « Avec le sirop de chloral largement dispensé pour lutter contre l'angoisse et l'insomnie, elle ne connaissait qu'une thérapeutique : les électrochocs à la fois traitement et punition pour celles qui avaient contrevenu à la discipline, dans une salle commune où une vingtaine de lits étaient rangés les uns à côté des autres, à moins d'un mètre de distance » (p.93). En France, il faudra attendre mai 1968 pour une rupture très partielle avec la psychiatrie asilaire et l'avènement d'une discipline, la psychiatrie, décolonisée de cet « hybride stérile, la neuropsychiatrie » (p.103).

Entre-temps, Jacques Hochmann part pour une année aux USA. Parmi ses multiples rencontres enrichissantes, je retiendrai celle avec le psychologue Carl Rogers. Il qualifie le rogorisme de « freudisme éclectique ». Ses divergences avec Freud portent sur l'interprétation et le transfert. Je cite : « Contrairement à Freud, il ne croyait pas à l'efficacité d'interprétations tirées de l'histoire du développement du sujet qu'il estimait en grande partie inconnaissable. Il récusait comme trop théorique le terme de transfert et voyait dans la répétition d'une révolte ou d'un amour à son égard, quand il les rencontrait, non pas la reproduction d'attitudes infantiles qu'il fallait utiliser pour éclairer l'histoire passée, mais quelque chose qu'il fallait décourager pour que surgisse l'être authentique du client, tel qu'il était vécu une fois débarrassé de la tendance à répéter ses habitudes et du souci de se conformer aux attentes supposées d'autrui » (p.118-119). Toutefois, Jacques Hochmann, devenu ensuite psychanalyste, gardera un excellent souvenir d'un Rogers chaleureux, parvenu à acquérir la dimension d'un philosophe à l'ancienne, adepte de la « vie bonne ».

Sur la Côte-Ouest, le courant de la contre-culture était en vogue au milieu des années soixante. Jacques Hochmann séjourna à Palo Alto, près de San Francisco, lieu dans lequel l'anthropologue Gregory Bateson a laissé son empreinte avec le *double bind* ou « double contrainte ». Jacques y a découvert « la thérapie familiale systémique ». Certes, a-t-il manifesté une réserve sur une psychologie sociale prétendant « résoudre les conflits du travail sans tenir compte de la lutte des classes et de l'aliénation des travailleurs » (p.133). Cependant, plus généralement, son séjour américain l'a durablement inscrit dans les pratiques d'une psychologie humaniste et d'une sociologie interactive.

III. COMMUNAUTÉ, ANTIPSYCHIATRIE ET AUTISME

En résultera un parcours tissé de multiples engagements. J'en retiendrai trois.

Le **premier** tient à la psychiatrie communautaire, connue aux USA, donnant la priorité à l'insertion dans la cité. Loin des « *Murs de l'asile* », selon le titre de l'ouvrage de Roger Gentis, publié en 1977, il bâtit un modèle qui doit aussi au secteur du XIII^e arrondissement de Paris. Ont notamment compté ses échanges avec les psychiatres Philippe Paumelle, Serge Lebovici, René Diatkine, Paul-Claude Racamier et le philosophe Francis Jeanson, rédacteur des *Temps Modernes*, la revue fondée par Jean-Paul Sartre. Avec son ami Marcel Sassolas, Jacques crée « Santé mentale et communauté ». Il pose cette question : « la psychiatrie communautaire n'épargne pas toujours l'évolution vers la chronicité, mais mener une vie quotidienne dans la cité, même avec des contacts étriqués, n'est-il pas préférable au morne silence de la concentration asilaire ? » (p.174). L'idée centrale consiste à toujours recourir au dialogue et rejeter la mécanique de la contention.

Le **second** vise l'intérêt pour le courant antipsychiatrique et son influence, fin des années soixante et début des années soixante-dix. Mise en cause radicale de la psychiatrie asilaire à l'échelle internationale avec *Asiles* d'Erving Goffman ou *l'Histoire de la folie* de Michel Foucault, deux études publiées en version originale dès 1961, puis avec l'action de Franco Basaglia à Trieste, parvenant à la fermeture des hôpitaux psychiatriques en Italie, l'expérience anglaise de Kingsley Hall à Londres, fait réfléchir Jacques Hochmann sur le rapport entre le désordre psychique et la raison. Malgré la sympathie que lui inspirent Ronald Laing et David Cooper, il identifie chez ces psychiatres une fascination pour partager le chaos psychique de sensations et de pulsions anarchiques. Il y oppose une contribution pour un retour à un tout ordonné de la raison. Toutefois, il s'insurge contre le mouvement inverse, invoquant la raison, en toutes occasions, pour justifier une pratique mortifère, rivée à la rigidité du règlement, qui éloigne de l'indispensable empathie de la relation soignante.

Le **troisième** concerne son intense investissement pour la psychologie de l'enfant et de l'adolescent, quand il est nommé chef de secteur de psychiatrie infanto-juvénile en 1981 et son accord avec l'action de Roger Misès. À l'enfant autiste, il consacre un livre, publié en 1987. Il montre comment s'est construite la notion hétérogène de « spectre autistique », en ne faisant pas mystère de ses difficultés avec des associations de famille, hostiles à la psychiatrie et à la psychanalyse. Je signale un chapitre savoureux que Jacques a intitulé « Combats et débats ? » (ch. XI, p.247-278). Dans un long dialogue imaginaire, à la manière de Platon, il débat avec trois interlocuteurs : un père d'autiste, une mère et un autiste « dit de haut niveau, encore appelé syndrome d'Asperger ».

Au final, il apparaît que « le respect mutuel que continuaient à se porter un certain nombre de psychanalystes et de neuro-scientifiques dans l'exploration de leurs différences, de leurs possibles points de rencontre et de leur complémentarité tend aujourd'hui à disparaître sous le rouleau compresseur d'une adhésion à la seule objectivité empirique. Il s'en est suivi une régression dans la condition des malades mentaux et dans les soins qui leur étaient apportés, comme la psychiatrie en avait déjà subi dans ses deux siècles d'une histoire en dents de scie » (p.277-278).

IV. PSYCHIATRIE ET POLITIQUE

Jacques Hochmann avait introduit son « Autobiographie d'un psychiatre dérangé », par une alerte face au retour à une psychiatrie asilaire. Dans le même sens, il le conclut par l'analyse d'une régression préoccupante actuellement. Il n'oublie pas d'établir un lien historique entre politique et psychiatrie : à politique rétrograde, psychiatrie régressive et inversement. Avec la Révolution française, Philippe Pinel qualifie le projet psychiatrique de « Médecine spéciale ». Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, La Libération dénonce des hôpitaux psychiatriques et les morts de faim, les apparentant aux camps de concentration. Cette discipline que Jacques Hochmann qualifie de « spécialité médicale que par raccroc » (p.285), en raison de son intrication avec les sciences humaines, sociales, la philosophie et la littérature, sans oublier la politique, traverse actuellement une phase sombre. L'auteur décrit des pouvoirs publics « pris en tenaille entre des associations d'usagers et celles des neuro-scientifiques ». Ils semblent s'orienter vers une dissolution de « la psychiatrie pour une petite part dans la neurologie, pour l'essentiel dans une politique de santé publique d'inclusion sociale des handicapés ». Cette régression conduit à éliminer « le soin psychique et les perspectives relationnelles qui le fondent, ne gardant de la psychiatrie d'autrefois qu'une fonction de maintien de l'ordre [...] Le *coaching* a remplacé le soin » (p.300).

Face à la menace d'une dissolution de la psychiatrie, par la gestion bureaucratique, la caution d'un recours à une pseudo-science et une pratique obsédée par la sécurité, Jacques Hochmann lance le défi d'un espoir. Ouvert opportunément à la langue poétique, en mémoire du cimetière marin de Paul Valéry, il complète ainsi le constat précédent : « Intéressé par les développements à venir d'une discipline à laquelle il a consacré sa vie, il conserve seulement l'espoir qu'une digue sera maintenue face aux eaux agitées où menace de s'engloutir l'idéal pour lequel plusieurs générations de professionnels militants ont combattu. Au cimetière marin où s'entassent les dépouilles des pratiques défuntes, il écoute le vent se lever afin que, trouvant une nouvelle vigueur, la psychiatrie puisse « tenter de vivre » sans être défigurée par une grimace scientifique et bureaucratique qui pourrait signer son agonie » (p.303).

Cette belle profession de foi attire de ma part trois remarques, trois questions se présentant au fil de la lecture du texte : comment maintenir la « digue », conserver « l'idéal » et faire « le vent se lever » ?

1. Nous avons une puissante « digue » à élever, à construire en rassemblant les psychiatres et les autres professionnels de la santé mentale. Il nous faut associer à ce large rassemblement les personnes concernées, leurs familles et nombre de personnes engagées par un projet social émancipateur, en particulier des élus combattifs à gauche. Je précise qu'elle telle proposition s'inscrit dans l'esprit de Jacques Hochmann, militant actif d'une psychiatrie communautaire.

2. À son exemple, il importe de respecter « l'idéal ». Proche de Paul Ricœur, adepte de l'importance vitale du récit, faisant de sa pratique une thérapie narrative, un plaisir à penser sachant unir l'utile à l'agréable, il a clairement indiqué la mesure de l'idéal, devant éviter deux écueils. L'un consiste à le rendre tant dogmatique qu'il devient intolérant au compromis, mais l'autre, à l'inverse, doit fuir une complaisance hypocrite masquant les compromissions. Une telle distinction entre compromis nécessaire à la vie sociale et compromission manifestant un condamnable manque de courage, permet légitimement « de s'estimer sans excès » (p.307). À propos d'idéal, j'ai en

mémoire cette lumineuse déclaration que Jean Jaurès a prononcée dans son discours à la jeunesse de 1904 : « Le courage, c'est d'aller à l'idéal et de comprendre le réel ».

3. Comprendre le réel, en l'occurrence de la psychiatrie, c'est constater que, dans la seule France de 2022, on compte douze millions de nos concitoyens concernés par des difficultés psychiques sérieuses, auxquelles s'adjoignent leurs familles et entourages. Comment faire « lever le vent », porteur d'espoir ? À plusieurs reprises Jacques Hochmann revient sur le lien unissant psychiatrie et politique. Philippe Pinel crée la psychiatrie dans le contexte de la Révolution française ; à la Libération, en 1945, les fondateurs de la psychiatrie moderne construisent un dispositif de proximité dit de secteur, un service public égalitaire pour toute une population qui serait en difficulté psychique ; mai 1968 donne un coup de pied dans la fourmilière de la survivance d'une psychiatrie concentrationnaire. Nous ne pouvons pas attendre, inactifs, qu'adviennent de nouveaux élans émancipateurs, transformant radicalement la société vers plus de justice sociale. Nous avons à contribuer dès maintenant à un changement de politique d'ensemble.

Pour ce faire, nous avons un besoin urgent de psychiatres « dérangés », capables de fédérer une large société, assez dérangeante pour que les dirigeants se saisissent du réel et permettent d'ouvrir un chemin résolu vers un idéal, en particulier celui toujours défendu par un éminent psychiatre du nom de Jacques Hochmann.

Jacques Hochmann croit à « l'importance du récit intérieur dans la constitution de l'identité ». Il défend une psychiatrie humaniste, nourrie de psychanalyse, refusant de réduire la souffrance psychique à des facteurs neurobiologiques et comportementaux. Selon lui, la tâche du psychiatre est de comprendre la déraison apparente de ceux qu'on appelait autrefois les fous en lui donnant un sens et des raisons. Chaque histoire est singulière : pour soigner, il faut du sur-mesure.

L'ouvrage illustre ce parti pris : plutôt qu'un traité abstrait, il propose un récit biographique, reliant les expériences de l'homme aux pratiques et aux choix du psychiatre, et retraçant l'évolution de sa discipline. C'est à la fois le roman d'une vie et une traversée de la psychiatrie, marquée par les années de formation dans les institutions quasi carcérales des années 1950-1960, puis par la découverte de Palo Alto et des idées libertaires d'une Amérique alors ouverte à toutes les expériences.

Au fil des pages, avec des portraits très personnels — de théoriciens comme Carl Rogers ou de patients —, et au gré des tentatives pour faire évoluer les pratiques, on voit à l'œuvre cette psychiatrie respectueuse des gens, soucieuse de réintégrer la folie dans le cadre d'une humanité pleine et entière plutôt que de la rejeter vers l'aliénation ou la dégénérescence.

Une (auto) biographie magnifiquement écrite. Un grand manifeste humaniste.

Quatrième de couverture